

LES AMIS DE GUERRE

C'était dans un siècle oublié ! De vieux marins
Aimaient se réunir ici, près d'Orsinière
Quand la saison venait verdir joie ou chagrins
Était-ce la plus belle ? Était-ce la dernière ?

L'un était amiral, un autre commandant
Mais en chacun brûlait quelque feu des étoiles ;
Leur cœur battait toujours comme un tambour ardent
L'aventure annoncée au claquement des voiles.

L'un avait traversé la manche un jour d'été,
L'autre vaincu le noir des prisons de l'Espagne,
Mais, loin de là, chacun se croyant emporté,
Au présent préférait revivre une campagne.

Tobermory, Dartmouth, Mourmansk, ô ces convois !
Les escales d'amis parmi la grandeur sombre...
Souvenir ! Que tu sais faire entendre ta voix,
Que tes chemins secrets savent briller dans l'ombre !

Que raconteront –ils les amis du futur
Après leurs tours du monde aux miroirs de l'errance ?
Auraient-ils rapporté quelque morceau d'azur
Ils n'auraient pas sauvé la France !

Parc, 13-14 mars 1999

DERNIERE PAGE

Puisque vous êtes là sur la dernière page
De l'époque héroïque où finit le recueil ;
Ou dorment tant de morts, partis sans équipage ;

Puisque vous êtes là pour qu'un jour l'Avenir,
Lisant notre épopée y rêve d'une fête
Où dansera sur l'eau la fleur d'une corvette
Dans le livre du temps où vit le souvenir

Puisque vous êtes là, que la croix de Lorraine
Flotte vers le grand large une dernière fois,
Et que le vent saura trop bien souffler vos voix
Dans le silence de l'oubli qui nous entraîne ;

Puisque vous êtes là, l'idéal sur vos fronts
Reflétés par la mer, cet immense écritoire
Où nous avons jeté notre nom transitoire,
Je vous salue amis, loin de l'or des clairons !

La mer, 30 avril 2000

A mes camarades de la Marine Française Libre et de la Royal
Navy présents à la cérémonie de la sublimation des FNFL à
bord de l'ACONIT.

SUR LA PLACE AMIRAL FLOHIC DEVANT LA CHAPELLE
(A mon camarade des F.N.F.L François Flohic)

Ainsi, nouvelle place à la vieille chapelle,
Auprès de Pors Even, au dessus de la mer,
Une autre croix fera que l'avenir rappelle
Le drame de la France, au souvenir amer.

Elle saura le nom de chaque volontaire
Parti dans le désastre avec le fol espoir
De revoir quelque jour sa famille, et sa terre
Laisée ici dans ce Paimpol au bord du soir.

Elle te citera pour eux, dans leur courage,
Ami, seuls contre tous et tout, d'avoir osé
Retrouver leur honneur et, déchirant la page,
Abandonner l'Enfance aux portes du Passé.

Elle se souviendra qu'au-delà de la Manche
Il restait un Royaume, à cette heure invaincu,
Tenace, un allié rêvant à la revanche
Et qui, dans le malheur avait semblé perdu.

Elle fera, dans ce pays où Dieu façonne
Tant de soleils et tant de ciels dans leur beauté,
Sur la falaise libre et la côte bretonne,
Chanter le 18 Juin parmi l'éternité !

Jean de Lost-Pic ; 9 Octobre 2011, la mer

BATAILLE DE JEUNESSE

Jeune homme, je comprends cette fureur de vivre,
Cette soif d'exister aux fins de nul futur
Et de vouloir en sautant chaque mur
Des sentiers d'autrefois que tu ne peux plus suivre

Je n'eus pas ce malheur : à vingt ans j'étais ivre
Comme toi de bleuir mes ailes sous l'azur ;
Mais, si je m'élançai dans un plongeon peu sûr,
C'est que mon cœur vibrait comme un souffle de cuivre.

Ce monde que tu vois aujourd'hui sans couleurs
Je croyais le sauver, car toutes ses valeurs
Je ne les découvrais qu'en les voyant perdues.

Or, n'ayant ni maison, ni compagne, ni sœur,
La mer fut l'idéal unique aux étendues,
Et c'est en bataillant que j'acquis la douceur !

Les champs, 14/20janvier1976

QUARANTE ANS APRES, SOUS LA CROIX DE LORRAINE *

Oui ! Tous les quarante ans, sur la lande, à Pen Hir,
Nous nous retrouverons, La croix, sous le solstice,
Empêchera toujours que le temps rapetisse
La grandeur d'un appel aux yeux du souvenir.

Nous nous retrouverons ; rien ne saura ternir
Cet élan de jeunesse où, d'un fol armistice,
L'espoir, soudain, brillait, comme si la justice,
L'honneur, l'amour, la France, étaient vers l'avenir.

Nous nous retrouverons. Le Grand embarcadère
Que nous prîmes jadis est plus fort que la terre
Où nous reposerons devant l'Éternité.

Oui, tous les quarante ans, sans que rien ne dévie,
Face à la mer, devant le grand soleil d'Été,
Nous nous retrouverons, comme renait la vie !

Train de la mer, 15et 25 juillet 1980

*Sonnet fantaisie

LE RETOUR

Te voilà revenu tel qu'avant, camarade,
En ces lieux d'un appel ancien, près de la rade
Où nous avons laissé parents,
Tous nos amis, tous nos amours, maisons, école,
Pour ce qui paraissait une aventure folle
Parmi des dangers effarants.

Nous avons survécu dans les convois funèbres,
Où tant de lourds cargos, groupés dans les ténèbres
Partaient pour affronter le sort,
Quand on se demandait, veilleur dans la nuit noire,
Priant la chance, où Dieu sans trop vouloir y croire,
Que l'on arriverait au port.

Te voilà revenu ! La vieille côte celtique
A frémi sous tes pas. Courbé, mais encore svelte
Sous le regard droit du Zénith,
Perdu dans les reflets des flots mélancoliques
En évoquant l'écho de ces heures tragiques,
Tu fais sonner le vieux granit.

Nous avons survécu sous la croix de Lorraine,
Qui flottait dans le ciel sans que le vent l'entraîne
Au milieu de l'adversité,
Cette croix rouge et bleue ornant notre poitrine
Pour qu'elle reste ferme et jamais ne s'incline
En défendant la Liberté.

Te voilà revenu ! Dans ses métamorphoses,
Le Temps a retrouvé nos anciens rochers roses,
Témoins d'un jour qu'il faut bénir...
D'ici, nous avons vu les rives de la France
Se perdre dans la nuit comme semblait l'enfance ;
Ici renaît le Souvenir !

La mer, fin mai 2006

CEUX DE LA MANOU

(Goélette de la Liberté)

En l'honneur du 19 juin 1940.Paimpol.

Combien donc étaient –ils ? Je ne sais plus,
Jamais on ne le saura;d'ailleurs, qu'importe ?
Leur idéal était d'une autre sorte.
A ces humbles, choisis pour être élus.

S'ils ont sauté, leurs cœurs aux tendres fibres,
Leur folie avaient vu que l'avenir,
C'était trouver la mort ou revenir,
Peut être, un jour lointain, vainqueur et libre.

Combien sont-ils encore, ou ne sont plus,
De cette goélette ? Ô sort étrange –
Que sommes-nous, amis ? Mais, si tout change,
Qu'on réponde : « j'en fus ! »

La mer, 24-25 octobre 1988

SOUVENIRS D'ESPERANCE

Quoi ? Cinquante ans où presque, envolés tout d'un coup ?
Pour l'histoire, c'est peu ; hélas pour nous, beaucoup :
Déjà le siècle nous entraîne,
Dans un grand mouvement symphonique final,
Sous l'horizon. Déjà comme un air automnal
Embrume la croix de Lorraine.

Déjà le siècle nous entraîne, et nos printemps
Ont fui sous l'horizon de leurs jours éclatant ;
Ils sont partis dans la parole,
En mots emportés par le vent, comme l'éclair,
Comme l'amour brûlant d'un idéal si clair
Qu'on en voit toujours l'auréole.

Ils sont partis dans la parole, et leur appel
Sonne toujours en nous comme un air immortel ;
Pourquoi si fort ô ma jeunesse ?
Tout homme n'a-t-il pas au ciel de son passé
Quelque soleil ancien qui, jamais effacé,
Luit dans le noir pour qu'on renaisse ?

Pourquoi si fort ô ma jeunesse d'autrefois !
C'est, qu'un beau jour de Juin, du désastre, une voix
De Londres, avait trouvé la France ;
C'est que des inconnus, des parias, des fous,
Partant sur des voiliers, des barques, des youyous,
Avaient découvert **l'Espérance** !

La mer, 28-30 Juin 1989

FACE AU VENT

Amis, malgré le glas de trois centenaires
Nous sommes face au vent,
Ensemble, pour fêter, héros imaginaires,
Notre Passé vivant.

La mer la mer toujours ! culte de nos idées
Scintille sous nos yeux,
Mêlant dans son miroir nos amours éclatées
A l'infini des cieux.

Près de tant de grandeur, qu'est-ce donc que la gloire ?
Un fugitif éclair ?
Un nom sur une tombe ? Un nom parmi l'histoire ?
L'or d'un clairon de l'air ?

Dieu seul connaît cela : Nous écoutons ; il pense ;
Lui seul voit l'avenir.
Nous suivons le chemin ; l'unique récompense
Est dans le souvenir.

Pour nous, ce sont des jours, des nuits, des ombres vagues,
Des ordres, des convois ;
Des regards de jeunesse entraînés sous les vagues,
Des sourires, des voix.

Il était donc écrit quelque part dans un livre
Que nous reviendrions,
Désignés par en haut, sans doute, pour survivre
Dans les obscurs rayons ;

Que tous les cinquante ans, par quelque heureux voyage
Dans un monde enchanté,
Nous saurions à nouveau fleurir l'appareillage
Où dort la Liberté !

Par rues et jardins, 1-5 avril 1993.

SUR LA STELE DES JOURS

C'était toujours le moins de Juin ; toujours la mer,
Son immense regard posé sur chaque aber,
Sur chaque embarcadère,
La mer, songe si bleu d'enfant, dont le miroir
Reflétait le soleil fuyant avec l'espoir
Là-bas, vers l'Angleterre.

Le ciel avait toujours cet air d'éternité
Qui plonge dans le cœur la gloire de l'Été,
Même quand la défaite,
Aveugle, ne voit plus, du gouffre des malheurs,
Les éclats des clairons trop pimpants de couleurs,
Là- haut chanter leur fête.

Mais le rivage avait perdu ses tons en deuil ;
Les noirs vrombissements des lourds chars de l'orgueil
Parmi les blés de France
S'étaient évanouis, et les ailes de fer
Des Vautours déchirant des croix de leur Enfer
L'azur de l'espérance.

Le départ aujourd'hui n'était plus clandestin :
C'était un blanc vaisseau scintillant de matin,
Non plus lueur de l'ombre
Sous l'impossible éclair où fuit la Liberté
Pleurant les vieux jardins du bonheur éclaté
Dans la lumière sombre.

Un demi-siècle avait passé ! Quel œil songeur
Aurait -il reconnu le radio, le pêcheur,
L'aspirant de Navale,
Le pilote, le chef aimé des patrouilleurs ?
Ils étaient au présent d'autres, hélas, ailleurs
Dans le passé trop pâle.

Était-ce donc bien nous ? Avions -nous fait cela ?
Nous, si petits devant l'histoire ; et l'au-delà
Si lointain et si proche
Qu'il nous semblait rêver en voyant notre nom
Inscrit sur une stèle au 18 juin du « NON ! »
Comme un cri sur la roche.

Sur la stèle des jours anciens, le souvenir
Brûlait, comme un soleil dont rien ne peut ternir
Le feu d'or en trophée...
Un air bleu circulait sur nos regards ardents ;
Et nous étions ensemble et nous avions vingt ans
Sur la mer retrouvée !

La mer, 4 juillet / 7 août 1990

LE SOUS –MARIN DISPARU

A Georges Cabanier

Ah !le bon commandant ! Le noble sous-marin !
Nous étions à Dundee et la croix de Lorraine
Près du white Ensign, apportait à la Reine
Sous le ciel hésitant, sa foi de pèlerin.

J'étais presque un enfant, sans grade, et mon parrain
Dans la profondeur sombre où manquait la sirène,
Etait là sous mes yeux, figure très sereine
Pour un esprit coulé dans un moule d'airain.

Nous guettions. C'était loin dans le Temps, vers le Nord,
Dans l'inconnu mêlant les vivants à la mort,
Parfois, quand surgissait un fantôme sur l'eau.

Alors, prenant sur lui notre sort en balance,
Très affable, il disait : « Plongée »...et le bateau,
L'Adieu, disparaissait dans la mer, en silence.

Les rues, 6-9janvier1994

AUX AMIS DE LA COTE

A mes vieux camarades des FNFL

J'aime bien vous revoir, amis : la France Libre
Grâce à nous peut renaître aux portes de Toulon
Dans quelque restaurant ou bien dans le salon
D'une de ces villas où, toujours, le cœur vibre.

Quand nous nous retrouvons sur la côte, l'hiver
M'a fait quitter Paris, ses jardins et ses rues
Et le miroitement des ombres disparues,
Pour chercher le soleil sur le bord de la mer.

Là, ce sera peut être un ou deux jours de pluie,
Tristesse, sur les rocs du Faron décevant
Quand les nuages sont de l'est, au sombre vent
Qui vient noyer l'espoir dans la mélancolie.

Mais un jour, ce sera là haut le ciel tout bleu,
Les fleurs des mimosas en boules parfumées,
Comme ces colliers d'or des chères bien-aimées,
Et la fenêtre ouverte au midi plein de feu.

Alors on téléphone, on se retrouve à table
A parler de marine, à boire du pastis
En pensant, sans se le dire, à nos beaux jours partis,
Que notre sort, enfin, n'est pas si détestable !

La rivière, 6 avril 1996

PROPOS D'UN ABSENT

Amis, que chacun me pardonne
Quand vous allez vous réunir :
J'aurai suivi mon avenir
Là-bas, vers la côte bretonne.

Hélas ! d'autres seront manquants...
Puisqu'il faut bien que tout arrive,
Accrochons – nous à cette rive
Dans la simplicité des grands.

Qu'une année après l'autre avance,
Qu'y pouvons- nous, pauvres humains,
Sinon parcourir nos chemins
Comme le soleil de Provence !

Qu'aucun, jamais, ne soit amer
En évoquant ces équipages
Qui ne sont plus que noms sur pages
Ecrites pour nous sur la mer !

Oubliant tous mes regrets vagues
De vous savoir bien réunis,
Je serais près de vous, amis,
Au loin sur mes vagues !

Le Baou, 22-23 avril 1997

AUX FUNERAILLES D'UN AMIRAL AMI

A Paul de Casanove

Je le vois !je l'entends ! Ce matin est un soir :
Le roulement funèbre est là ; le crêpe noir
Se mêle aux sourds échos de l'âme.
Tout est recueillement, silence. Les clairons
Font des éclairs pleins d'or, des boucles et des ronds
Sur le malheur que le deuil réclame.

La gloire est là, partout dans l'air...Napoléon
Veille à ses côtés, dans l'urne en marbre, vieux lion
Qui, même de la mort en cendre,
Rappelle qu'un héros est captif du destin
Et que s'il veut, un jour, un piédestal hautain,
Il faut s'élever puis descendre.

Alors qu'il est trop tard pour lui, rien n'est trop beau :
Honneurs, sermons, discours, uniformes, drapeau
Rehaussés d'abord par la garde,
Par la musique ensuite, aux cuivres de soleil.
Une dernière fois avant le grand éveil,
Avant que l'histoire vous garde.

Je le vois !je l'entends ! Ce matin est un soir.
C'est l'ami qu'on sait là mais qu'on ne peut plus voir
Au-delà du faisceau des armes.
Il appartient à tous. Plus jamais à moi seul,
Et son regard voilé dans la nuit du linceul
Ne perçoit même plus mes larmes.

Tourné vers l'infini, loin dans l'Eternité,
Sait-il qu'il sut choisir d'être emporté
Loin dans l'exil, pour que survive
Ce qu'il avait connu jusque-là de plus pur,
Et que, radeau chétif balloté sous l'azur,
Il reviendrait d'une autre rive ?

Qu'importe, je suis là ! Témoin, près du cercueil,
Je me sens parcouru par des frissons d'orgueil
De t'avoir connu dans l'épreuve,
Ami, quand tu disais, craignant la peur ; « Allons ! »
Quand nous étions en bleu-marine et sans galons

Dans la liberté comme un fleuve.

Dans la liberté comme un fleuve au cours amer
Qui trouve sa grandeur en atteignant la mer,
L'enfance ayant fui la première,
Le flot nous emportait dans ses grands tourbillons
Et, tandis que, fiévreux, à deux, nous surnagions,
L'espoir nous servait de lumière.

L'espoir nous servait de lumière, ou bien des voix
Surgissaient d'un concert où nous allions parfois,
Sous l'accalmie, entre deux bombes,
Rêver dans les jardins de Haydn ou Mozart
Par les verts parcs de Londres, avant qu'il ne soit tard
Et que se creusent les tombes.

Paris, mai 1988

AU MUR DES DISPARUS

Passants, ne cherchez pas leurs tombes : La tempête
A dispersé les corps pour de sombres chagrins,
Là bas, dans la clameur des horizons marins,
Vers le silence froid, sans parole ou trompette.

A jamais disparus ! Seule une goélette
Porte son nom pour eux, sans tangage, sans grains...
Ô les voiles des temps engloutis et sereins :
« Morgane », « Fleur d'ajonc », « Bouton d'or », « Violette ».

Ils voguent pour toujours, là sur le marbre noir,
Parmi l'Éternité des rêves de l'espoir,
Plus durables que ceux de la mer en folie.

Et, dans ce lieu tranquille où chuchotent les voix,
Sans terre, ni cercueil, toute mort abolie,
Ils chantent l'épopée au dessus de la croix !

Près de Ploubazlanec 8-13 août 1992

LE TEMPS DE L'ISLANDE

Il est revenu le temps de l'Islande
Pour peu qu'un vieil air à nouveau descende
Sous les ciels bretons
Et que, souvenir vainqueur, tu te penches
Avec tes huniers et tes voiles blanches
Pour dire : « Partons ! ».

Il est revenu-serait-ce folie ?-
Le bonheur ancien... hélas ! On oublie
Qu'il était peu sûr
L'Eden qui brillait aux yeux du voyage,
Quand la mort planait dans son mariage
D'absence et d'azur.

Il est revenu le temps de l'Islande
Pour peu qu'un vieil air à nouveau descende
Et dise : « Partons ! »...
Mais la croix n'est plus qu'un nom sans la veuve,
Quand au loin paraît une voile neuve
Sous les ciels bretons !

La mer, 2-5novembre1995